

MARGUERITE

SPORT DE PLAGE

I
 Tout nous sourit dans la nature,
 Le printemps vient de revenir,
 Le soleil dore la verdure,
 Tous les jardins vont re fleurir.
 Dans le mien, tout près d'une rose,
 Regardez ce bébé mignon,
 C'est le bonheur de la maison,
 Car cette fleur à peine cédose

C'est mon bien chéri,
 Ma petite
 Marguerite.
 Oui !
 Ce trésor béni
 C'est Marguerite.

II

Marguerite paraît superbe
 Avec son petit cotillon,
 Regardez-la courir sur l'herbe
 Pour attraper un papillon.
 Comparant chaque fleur nouvelle
 Et leurs souriantes couleurs,
 Je dis, en regardant les fleurs :
 Voulez-vous savoir la plus belle ?

C'est mon bien chéri,
 Ma petite
 Marguerite.
 Oui !
 Ce trésor béni
 C'est Marguerite.

III

Je me dis, lorsque je médite :
 La rose est la reine des fleurs.
 Aux amoureux, la marguerite
 Apprend le langage des cœurs.
 En grandissant, si tu t'effeuilles,
 Je serai là, sur ton chemin,
 Et si ton cœur devient chagrin...
 Pour moi tu garderas tes feuilles !

Viens, mon bien chéri,
 Ma petite
 Marguerite.
 Oui.
 Mon trésor béni
 C'est Marguerite.



LES "GROGNARDS"

POISSONS PRIS ET POISSONS A PRENDRE.



DANS les "Souvenirs" du chef d'escadron Dupuy, qui fut un des combattants des guerres de l'Empire,—souvenirs que vient de retrouver le général Thoumas,—figure une plaisante et savoureuse anecdote.

Il s'agit d'un de ces vétérans qui ne pouvaient rien concevoir en dehors du métier militaire, soldats admirables, mais, dame ! époux

médiocres.

C'est à Anvers, où Napoléon a massé des troupes qu'il va jeter en Prusse. Un vieux sergent vient de descendre de garde. Il fume sa pipe devant la porte de la citadelle avec satis-

QUALIFICATION DÉFECTUEUSE



Lui.—Pourquoi persister à dire non ? Vous savez que ma fortune sera la vôtre. Est-ce parce que vous me croyez vieux ? Je n'ai que cinquante cinq ans ?

Elle.—C'est précisément parce que vous n'avez que cinquante cinq ans. Si vous en aviez soixante et quinze, ce serait délicieux !

faction, lorsqu'une femme s'arrête tout à coup devant lui... et tombe dans ses bras.

Cette femme, c'est la sienne, qu'il n'a pas vue depuis des années et des années, et à laquelle il a "oublié" de donner de ses nouvelles. N'était-il pas toujours occupé à se battre.

Elle a appris que le régiment de son mari se trouve pour quelque temps à Anvers, et, bravement, elle a fait le voyage—un voyage bien long, à cette époque !—pour le rejoindre...

Les deux époux s'embrassent, et le sergent, sans se montrer curieux de l'existence de sa moitié pendant une si longue absence, n'éprouve pas le besoin de la questionner.

Seulement, il lui offre de venir dîner. Il la conduit dans un cabaret, où, faisant lui-même honneur au repas qu'il a commandé, il lui conte, en mangeant et en buvant, ses hauts faits. La croix brille sur sa poitrine—et ce joujou-là ne s'y attache pas sans qu'on ait couru de rudes périls !

Le dîner fini, il fait à sa femme les honneurs de la ville, au pas de course, et il lui explique, à sa façon, les curiosités de la cité flamande.

Il arrive au port. Il lui montre les travaux de défense (car il n'y a que cela qui l'intéresse !) puis, tout à coup, il quitte son ton d'obligant "cicerone." Il estime qu'il a suffisamment satisfait aux devoirs de la galanterie et que la visite de son épouse, bien qu'il y ait quelque dix ans de son dernier entretien avec elle, a assez duré.

Il la conduit sur les quais.

—Tu vois cette eau, lui dit-il avec un flegme parfait ; ça se nomme l'Escaut. Si dans une heure tu es encore à Anvers, tu y boiras "un coup de longueur." Suffit !

Il l'embrasse une dernière fois—et il

s'en va tranquillement, les mains dans ses poches, en sifflotant, la conscience en repos, en homme qui estime qu'il a agi le plus correctement du monde, et qu'on ne saurait lui demander d'avantage.

La scène n'est-elle pas vraiment drôle ? Ah ! mais, c'est qu'ils n'entendaient pas être gênés par leurs femmes, ces "anciens !"

Celle-là, cependant, prétendait après plusieurs jours de voyage, faire à Anvers un séjour un peu plus long.

Furieuse, elle va trouver le colonel de son mari, et elle lui expose son aventure. Elle n'est pas venue pour être congédiée aussi vite !

Le colonel sourit, lui concède que son mari s'est tenu assez rapidement quitte envers elle, et il fait appeler le sergent pour lui adresser quelques remontrances.

—Voyons ! que diable ! on ne renvoie pas ainsi une femme, à qui on a rien à reprocher et qui a fait des heures et des lieues pour rejoindre celui dont elle porte le nom.

—Mon colonel, reprend le vieux sergent, il y a trente ans que j'ai madame ; si vous voulez la garder autant, vous me ferez plaisir !

Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Pour le service, il était prêt à tout, mais, en dehors de cela, rien !

L'historiette a une amusante couleur de son époque. Pouvaient-on demander à ces rudes soldats, toujours en route, toujours bataillant, de s'attarder à faire du sentiment !

GARANTIE CONTRE LE SUICIDE

Le fermier.—Si j'étais aussi paresseux que vous, j'irais me pendre dans ma grange.

Le tramp.—Vous n'y iriez pas.

Le fermier.—Pourquoi pas ?

Le tramp.—Si vous étiez aussi paresseux que moi, vous n'auriez pas de grange.